

## CHAPITRE XXII

Monadologie. — Les monades substances simples ou unités de substance. — Critique de la divisibilité à l'infini. — Critique des atomes matériels. — Retour aux formes substantielles. — Transformation des formes substantielles en monades. — Origine psychologique de la monade. — L'unité substituée à la dualité du monde cartésien. — L'étendue phénomène résultant des monades. — L'espace et le temps rapports de coexistence et de succession entre les monades. — Principe des indiscernables. — Actions internes, perceptions et appétitions. — Chaque monade miroir de l'univers. — Loi de la continuité. — Toutes les actions d'une monade viennent de son propre fonds. — Rien n'y entre du dehors et rien n'en sort. — Différence entre les esprits et les corps. — A quelles monades Leibniz réserve le nom d'âmes. — Différence de degré, de position, et non de nature, entre les unes et les autres. — Monade humaine. — Préexistence dans les germes. — Evolutions successives depuis l'état d'âme végétative jusqu'à celui d'âme raisonnable. — La même âme principe de la vie et de la pensée. — Polémique de Leibniz contre Stahl. — Critique de la notion cartésienne de l'esprit. — La pensée n'est pas l'essence, mais l'acte de l'âme.

L'originalité de Leibniz consiste moins dans la restitution de l'activité aux substances créées que dans la détermination de l'unité de substance, ou de la substance simple, premier principe de toutes les choses, en même temps que dernier élément auquel aboutit l'analyse des substances composées (1). Il y a en effet, dans la nature, des

(1) Glisson, célèbre médecin anglais, auteur du *Tractatus de natura substantiæ energetica seu de vita naturæ*. Londin. 1672, que Leibniz a pu connaître, suivant la conjecture de M. Cousin, pendant son voyage à Londres de 1675, a bien rendu l'activité à la substance, mais n'a pas déterminé en quoi consiste l'unité de substance (voir mon ouvrage sur le *Principe vital et l'Âme pensante*, p. 193). De même en est-il de Mercur Van Helmont, un autre contemporain de Leibniz, qui repousse l'idée d'une manière inerte comme incompatible avec l'essence vivante de Dieu, laquelle ne peut rien produire qui lui ressemble, mais qui ne détermine

composés, des agrégations, des mélanges dont l'essence, dit Leibniz, paraît être *plusieurs*, et qui supposent des unités. Comment admettre la divisibilité à l'infini des cartésiens qui conduit à cette conséquence absurde de multitudes sans unités, de composés sans élément ? Mais quelles seront ces unités de substance ?

Ce n'est pas tout d'abord que Leibniz est arrivé à la conception de cette vraie unité. Lui-même il a raconté les différentes phases, par lesquelles son esprit a passé sur cette grande question des principes des choses, avant de s'arrêter aux monades. Au commencement, lorsqu'il se fut affranchi d'Aristote, il avait donné dans le vide et les atomes, car c'est, dit-il, ce qui remplit le mieux l'imagination. Plus tard, tout en louant les atomistes d'avoir compris qu'il fallait une unité, il les blâme de l'avoir placée là où elle ne peut pas être. Comment en effet trouver les principes d'une véritable unité dans la matière et dans ce qui est passif ? Il fallut donc rappeler et comme réhabiliter, dit-il, les formes substantielles, si décriées aujourd'hui, mais d'une manière qui les rendit intelligibles et qui séparât de l'abus l'usage qu'on en doit faire. Ainsi le voit-on prendre contre Arnauld la défense des formes substantielles, au grand scandale de toute l'école cartésienne qui croyait les avoir pour jamais bannies de la science (1). Il démontre par des raisons, suivant nous, irrésistibles, la nécessité de revenir à ces unités de plan et de vie, comme il les appelle, sans lesquelles il n'y a pas d'être véritable. C'est par les formes substantielles, et non, comme on l'a dit, par les idées de Platon, que Leibniz a été conduit aux monades. Il s'est emparé des formes substantielles, et il les a en quelque sorte simplifiées et universalisées en les faisant

pas, ou détermine d'une manière fort confuse l'unité de substance. (Voir dans l'histoire de la philosophie moderne de Ritter le chapitre sur M. Van Helmont.

(1) Voir la correspondance avec Arnauld, *Œuvres philosophiques* de Leibniz publiées par M. Janet, 1<sup>er</sup> volume.

les éléments uniques, à la fois forme et matière, de toute réalité.

Les monades sont des atomes formels ou spirituels, et par conséquent réellement indivisibles, qu'il oppose aux atomes matériels de Démocrite. Elles sont aussi, dit-il, des formes substantielles, puisque, sans elles, il n'y aurait point de lien entre les phénomènes. Enfin il appelle entéléchies, d'un nom emprunté à la philosophie d'Aristote, ces forces simples et irréductibles, pour marquer qu'elles se suffisent à elle-mêmes, et qu'elles ont en elles le principe et la source de toutes leurs actions. Mais le nom qu'il a définitivement adopté est celui de monade, à cause de l'unité et de la simplicité absolue de ces éléments de toutes choses. Les monades, selon Leibniz, se distinguent des points physiques qui ne sont indivisibles qu'en apparence, et des points mathématiques qui sont exacts, mais ne sont que des modalités. Ce sont des points métaphysiques ou de substance, à la fois réels et exacts, et sans lesquels il n'y aurait rien de réel, puisque, dans les véritables unités, il n'y aurait pas de véritable multitude (1). Les monades, voilà donc les vraies et réelles substances, les individualités irréductibles que Leibniz oppose à Spinoza. « Sans les monades, écrit-il au père Bourguet, Spinoza aurait raison. »

La géométrie, la physique, la théologie elle-même, par des voies différentes, ont amené Leibniz à croire qu'avec l'étendue toute seule, sans la force, on ne peut expliquer tous les phénomènes. La scolastique aussi avec les formes substantielles l'a mis sans nul doute sur la voie des monades. Mais c'est dans la science de l'âme humaine que, de son propre aveu, il a directement puisé la notion de cette force simple, irréductible, ayant en elle le principe de ses actes, et de cette unité vivante qui est l'élément de toute

(1) *Système nouveau de la Nature*, Erdm., p. 124. Pour la théorie des monades voir surtout la *Monadologie* et les *Principes de la Nature et de la Grâce*.

réalité. Il a conçu, comme il le dit, ses monades à l'imitation des âmes. Nous avons conscience de la puissance interne de produire des actions immanentes ou, ce qui est la même chose, d'agir d'une manière immanente; tout nous porte à concevoir les autres substances à l'image de nous-mêmes, et d'après le type de l'unique substance qui nous soit immédiatement connue (1).

On objecte que la force ne nous est connue que par ses effets, et non telle qu'elle est en soi. Leibniz répond qu'il en serait ainsi si nous n'avions pas une âme, et si nous ne la connaissions : « C'est seulement, dit-il, par le dedans que nous avons la connaissance du dehors (2). » Cette origine psychologique des monades paraîtra encore davantage par les actions internes dont il les a douées et par où il les distingue les unes des autres.

Les monades sont les seuls éléments qui entrent dans l'univers de Leibniz. La dualité de l'étendue et de la pensée, de la matière et de l'esprit, qui est le fond même de la métaphysique de Descartes, a disparu pour faire place à l'unité. Ce sont des monades qui constituent les corps, et ce sont aussi des monades, mais des monades d'élite, et pour ainsi dire privilégiées, qui sont les âmes ou les esprits.

Voyons comment avec les seules monades Leibniz explique l'univers matériel. Aux cartésiens, qui font de l'étendue l'essence de la matière il reproche de renverser l'ordre des paroles et des pensées, de prendre un phénomène pour le sujet d'un phénomène, ou l'effet pour la cause. Mais si l'étendue n'est pas une substance, Leibniz reconnaît en elle un phénomène très-réel ou, suivant son expression, un phénomène fondé, dont il faut rendre compte. Qu'est-ce donc que l'étendue? L'étendue ne signifie qu'une répétition ou multiplicité de ce qui est répandu, une pluralité, continuité, coexistence des parties et elle suppose nécessaire-

(1) *De ipsa Natura*, etc. Erdm., p. 157.

(2) *Externa non cognoscit nisi per ea quæ sunt in se ipso*.

ment un sujet auquel il appartienne d'être répété et continué. Sans cette substance répétée et continuée, dont la notion est antérieure à l'étendue, il est impossible d'expliquer la nature du corps. Otez les principes premiers qui la constituent, l'étendue ne serait qu'un flux de phénomènes sans consistance ou, ce qui est contradictoire, une pluralité sans unités (1).

Mais voici la grande objection.

Comment des monades inétendues, et séparées les unes des autres, nous donneront-elles la perception de l'étendue et de la continuité? Cette perception n'est, selon Leibniz, que la perception d'une continuité indistincte de résistance produite par la connexion, la coordination, la limite mutuelle des monades au sein de l'univers. Avec des organes moins obtus, et avec une vue plus claire des choses, au lieu de cette continuité indistincte, nous percevriions l'ordre, la liaison et les limites de chacune de ces forces, de même qu'au lieu d'apercevoir un cercle de feu, lorsqu'un charbon enflammé tourne dans la fronde, nous verrions un point lumineux occuper successivement diverses parties dans l'espace.

L'étendue n'est donc, selon Leibniz, qu'un phénomène qui résulte de la coordination des monades et de leurs rapports avec nos organes. Quant au monde entier, il faut le concevoir comme un système de forces simples, coordonnées les unes par rapport aux autres, et s'influencant réciproquement, suivant les lois de la mécanique qui, comme nous l'avons déjà dit, loin d'être en opposition avec le dynamisme, trouvent en lui seul leur source et leur raison dernière (2).

Nous n'ajouterons pas une grande importance à la dis-

(1) La doctrine des monades est tout entière résumée dans deux petits écrits de la fin de la vie de Leibniz, la *Monadologie* et les *Principes de la Nature et de la Grâce*, édit. Erdm., p. 705 et 714.

(2) Leibniz se raille de la prétendue clarté avec laquelle les cartésiens prétendent concevoir l'étendue essentielle : Boni illi cartesiani quidquid jacent de sua clara et distincta perceptione, mihi nec extensionem

tion de matière première et de matière seconde qu'on trouve dans quelques écrits de Leibniz, et par laquelle il semble avoir surtout pour but de faire un rapprochement entre sa philosophie et celle de l'école. La matière première, dit-il, est quelque chose de purement passif, *non est nisi potentia passiva primitiva*. Mais que peut-il y avoir de passif dans les monades qui sont, d'après ce qui vient d'être dit, des forces essentiellement actives? Cette passivité n'est que la limite même de chacune de ces forces, limite au delà de laquelle elles ne peuvent plus agir, c'est le point où leur activité fait défaut. La matière première n'est donc qu'une abstraction de l'esprit, puisque ce qui n'agit pas ne peut exister, et elle ne se sépare pas de la matière seconde qui est la puissance active des monades. Elle est concrécée avec l'entéléchie pour constituer une substance complète. La matière seconde elle-même n'est pas une substance, mais le résultat d'innombrables substances complètes, dont chacune a son entéléchie et sa matière première (1); c'est la substance composée, l'agrégat qui résulte de la combinaison des substances simples. Matière première, et matière seconde, ne signifient donc que deux points de vue différents sous lesquels on peut considérer les monades.

Sur cette grande question de la nature des corps, avec un certain nombre de philosophes et de savants contemporains (2) nous osons prendre le parti de Leibniz contre

quidem sic percipere videntur. (Epiſt. 86 ad Joh Bern., *Écrits mathématiques*, publiés par M. Gerhardt, t. III, II<sup>e</sup> partie, p. 552.)

(1) *Materia secunda resultatum est ex innumeris substantiis completis, quarum quævis habet suam entelechiam et suam materiam primam*. Voir les lettres 7 et 12, au P. Des Bosses, la lettre 84 à Joh Bernoulli dans le recueil des *Écrits mathématiques* de M. Gerhardt. Pour plus de détails sur cette question, nous renvoyons à la savante thèse de M. Lemoine : *Quid sit materia apud Leibnitium*. Paris, 1850.

(2) Dans les théories atomistiques elles-mêmes, ce sont les forces, dont on a soin de munir les atomes, et par où on les tient à distance les uns des autres, qui jouent le principal, sinon l'unique rôle dans l'explication des phénomènes. (Voir M. Cournot, *Essai sur les fondements des Connais-*

Descartes. Les forces seules, sans l'étendue, sans atomes, sans molécules quelconques, nous semblent suffire à l'explication de tous les phénomènes du monde matériel. M. Cousin objecte qu'avec des parties inétendues il n'est pas moins impossible d'obtenir de l'étendue qu'avec des zéros un nombre, quelque petit qu'il soit. Mais il n'y a nulle comparaison à faire entre des zéros, qui ne sont rien, et ces forces très-réelles qui se pressent et s'entre-croisent, dans le système de Leibniz. Supposer qu'avec l'étendue on puisse faire l'inétendu, c'est-à-dire de vrais atomes, voilà ce qui est contradictoire ; mais rien n'empêche de concevoir qu'avec l'inétendu répété, avec un système de points résistants, on obtienne cette perception de la continuité de la résistance à laquelle l'analyse ramène la notion de l'étendue.

La pluralité, suivant une comparaison de Leibniz, n'est pas dans l'unité, et cependant l'unité ajoutée à elle-même produira la pluralité. De même l'étendue n'est pas dans l'inétendu, mais plusieurs forces agissant simultanément pourront nous donner cette notion de l'étendue, qui ne saurait en effet dériver d'une monade unique, pas plus que la pluralité de l'unité. Des forces qui résistent, qui agissent et réagissent, suffisent à expliquer tous les phénomènes matériels, sans avoir elles-mêmes aucun besoin, ni de matériaux étrangers qu'elles mettent en œuvre, ni de mobiles qu'elles fassent mouvoir et poussent devant elles, ni de supports sur lesquels elles reposent, ou de véhicules qui les portent. Pourquoi les associer, par un lien incompréhensible et sans nulle nécessité, pour l'explication des

sances humaines, 1<sup>er</sup> vol., p. 852. M. Laugel se prononce en faveur du système des forces dans ses *Problèmes de la Nature*. Parmi les philosophes du parti de Leibniz sur cette question nous citerons : M. de Rémusat, *Essai sur la Matière*, t. II des *Essais de Philosophie*, 2 vol. in-8, 1842. M. Vacherot, *Métaphysique positive*, 5<sup>e</sup> entretien. — M. Janet, *Introduction aux Œuvres philosophiques*. — M. Lévêque, *La Nature et la Philosophie idéaliste*, *Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier, 1867. — M. Magy, *de la Science et de la Nature*, 1 vol. in-8, Ladrangé, 1865.

phénomènes, avec cette étendue inerte qui n'a pour elle ni l'expérience interne, ni même l'expérience externe d'après les théories les plus accréditées aujourd'hui de la physique et de la chimie, et qui bientôt sans doute disparaîtra de la philosophie et des sciences physiques, convaincue de n'être qu'une chimère de l'imagination, pour faire place à ces forces simples avec lesquelles Leibniz a construit le monde des corps non moins solidement que celui des esprits ?

Voici encore deux autres grands phénomènes, l'espace et le temps, qu'il explique par les rapports des monades les unes avec les autres, au lieu de leur donner une réalité en dehors des choses elles-mêmes. Comme Descartes, il est pour le plein, et pour l'infinité de l'univers. Un univers avec du vide et avec des limites lui semble incompatible avec la perfection infinie de Dieu. Comment concevoir que sa main toute-puissante n'ait pas semé des êtres partout où il y avait une place pour les recevoir ? Si Dieu n'avait pas créé autant qu'il pouvait créer, aurait-il manifesté sa toute-puissance ? Mais tandis que, selon Descartes, l'espace n'est autre chose que l'étendue matérielle elle-même, selon Leibniz, c'est simplement un rapport de coexistence entre toutes les monades réelles ou possibles. Il suffit de considérer leurs rapports, leurs règles de changement, pour se faire l'idée de place, et par conséquent d'espace, sans qu'il soit nécessaire d'imaginer une réalité quelconque indépendante des choses elles-mêmes. Dans sa polémique contre Clarke Leibniz accumule avec une force irrésistible toutes les difficultés qui s'élèvent contre cette conception de l'espace.

Il en est du temps comme de l'espace ; ce n'est qu'un simple rapport, non plus de coexistence, mais de succession entre les monades. Le temps et l'espace ne sont pas des choses, dit Leibniz, mais des ordres des choses, *ordines rerum*, *non res* (1) ; l'espace est un ordre de phénomènes coexistants

(1) *Réfutation de Spinoza*.

et le temps un ordre de phénomènes successifs, *spatium fit ordo coexistentium phaenomenorum, ut tempus successivorum* (1). Si notre raison conçoit le temps avec des caractères d'infinité et de nécessité, c'est à cause de l'impossibilité de ne pas admettre le plein de l'univers, et de donner des bornes à cette coexistence, ou à cette suite des monades, sans aller contre la perfection infinie de Dieu.

Après avoir considéré les monades dans ce qu'elles ont de commun, il faut examiner par où, malgré leur simplicité, elles se distinguent les unes des autres. En effet non-seulement toutes les monades ne sont pas semblables, mais, dans leur multitude infinie, il n'en est pas deux qui se ressemblent, et qui ne se discernent l'une de l'autre. C'est un grand principe de la philosophie de Leibniz, que deux indiscernables ne sauraient exister, leur existence étant incompatible avec la sagesse divine et avec l'ordre des choses où rien ne se fait sans raison. Il faut qu'il y ait plus qu'une différence numérique entre deux êtres quelconques, parce que chaque chose a un rapport au point de vue qu'elle aura dans l'univers. S'ils n'ont pas la même situation dans l'espace, s'ils ont des rapports différents les uns avec les autres, cela ne peut être sans raison. « Quand je nie qu'il y ait deux gouttes d'eau entièrement semblables ou deux autres corps indiscernables, je ne dis pas qu'il soit impossible absolument d'en poser, mais que c'est une chose contraire à la sagesse divine et qui par conséquent n'existe pas. J'avoue que, si deux choses parfaitement indiscernables existaient, elles seraient deux, mais la supposition est fautive et contraire au grand principe de la raison (2). » Identité des indiscernables, principe des indiscernables, ou principe de dissimilitude, tels sont les noms divers par lesquels Leibniz marque ce caractère propre et individuel essentiel à chaque monade (3). Mais si toutes les

(1) *Nouveaux Essais*, § 12.

(2) *Lettres à Clarke*. Édit. Erdm., p. 767.

(3) Montaigne avait dit dans le même sens : « Nature s'est obligée à ne rien faire autre qui fût dissemblable. » Chapitre de l'expérience.

monades diffèrent les unes des autres, nous verrons comment toutes elles se rapprochent et s'enchaînent par la loi de la continuité.

Par où les monades se distingueront-elles les unes des autres ? Ce ne sera pas par le dehors et par des changements extérieurs puisqu'elles sont simples, mais par l'intérieur, par les seules actions internes. « La simplicité de la substance n'empêche pas la multiplicité des modifications, comme dans un centre ou point, tout simple qu'il est, se trouvent une infinité d'angles formés par les lignes qui y concourent (1). » Leibniz appelle toutes ces actions internes, sans aucune exception, du nom de perception. Correspondance de l'interne et de l'externe, ou représentation de l'externe dans l'interne, du composé dans le simple, de la multitude dans l'unité, voilà comment il définit ces perceptions communes à toutes les monades.

Ce mot de perception n'a donc pas chez Leibniz le même sens que chez les psychologues modernes qui entendent par perception un phénomène du moi, c'est-à-dire un fait de conscience. Selon Leibniz, la conscience n'est qu'un certain degré de perfection dans la perception, et ne constitue pas son essence même. C'est seulement à un certain degré de la hiérarchie des êtres que la conscience, plus ou moins obscure, ou plus ou moins claire, selon qu'on monte plus ou moins haut, vient s'ajouter à la perception. Voilà comment il attribue des perceptions à toutes les monades sans exception, non-seulement aux plus élevées, mais aux plus infimes de toutes. Quoique non accompagnées de conscience, les perceptions ou représentations des monades inférieures n'en sont pas moins réelles, et même elles les impressionnent confusément, comme nous impressionne le bruit confus de la mer, bien que nous ne puissions distinguer le bruit de chaque vague en particulier. C'est en vertu de ce pouvoir représentatif que

(1) *Principes de la Nature et de la Grâce*.